

Le Succes du Dr. Lenoir

(NOUVELLE)

En examinant Maurice, le docteur Lenoir comprit qu'il avait là un cas exceptionnel. M. Duvernoy n'était pas fou, il était sous l'influence d'une asphyxie cérébrale qui assoupissait, pour ainsi dire, toutes ses facultés intellectuelles et le rendait aussi ignorant de toutes choses que l'enfant qui entre dans la vie. Combien de temps durerait cet état? Des mois, des années peut-être; mais il déclara qu'il le guérirait malgré le hochement de tête de ses collègues qui, tous, diagnostiquèrent la maladie incurable. Les mois se montèrent donc dans le chapelet des ans, la terre se recouvrit deux fois de son manteau de neige, et puis son sein fertile donna trois fois au monde sa nourriture féconde. La moisson était belle, les prés étaient en fleurs, les myosotis et les violettes embaumaient l'atmosphère, mirant leur délicatè beauté dans des lacs de cristal; les montagnes au loin se couvraient de teintes violacées, semblaient se perdre dans un ciel d'opale, que tranchait subitement une bandelette d'or, où lentement disparaissait, tel qu'en un fourneau embrasé, l'astre du jour; le son argentin d'une cloche lointaine tintait l'angelus du soir, que des bouffées d'air odorant transportaient dans l'espace, laissant à chaque saule, à chaque branche, une note moins vibrante, mais plus suave et plus douce; l'oiseau ne chantait plus, il reposait heureux auprès de sa fidèle compagne; le jour s'enfuyait, la nuit allait venir encore plus belle que lui, lorsque, pour la première fois depuis trois ans, dans les yeux de Maurice, jaillit une flamme de vie.

Le docteur le suivait, inquiet, nerveux, depuis si longtemps il peinait du peu de résultat de ses soins attentifs, allait-il pour la première fois faillir? O joie immense, il triomphait encore. Palpitant d'émotion, avec cette anxiété de l'homme de science qui ne vit que pour son art, il saisit la main de son patient et la secoua violemment.

— Mon ami, mon ami, revenez, revenez je le veux.

Il met toute sa virilité dans cette ordonnance, il veut inoculer sa propre force à son malade; il veut réveiller cet endormi par l'électricité de sa personne. Il le veut si bien qu'il sent trembler cet être faible qu'il a soigné comme son fils; il est son enfant, son âme l'a adopté le premier jour et il sera vraiment son fils, car la vie, il va la lui donner. C'est Pygmalion animant sa statue :

— Parle, parle; et Galatée entr'ouvre les lèvres, que va-t-elle dire? O miracle, un nom comme un souffle a frappé l'oreille du docteur, les lèvres du mort se sont ouvertes, son âme s'est réveillée, il vit!! Fou de joie, le médecin le saisit dans ses bras :

— Parle, parle encore, répète-t-il en le serrant plus étroitement sur sa poitrine, et le même nom se répète :

— Alice.

Mais cet effort semble avoir épuisé le malade, il tombe privé de sentiment sur l'épaule qui le soutient. Son protecteur ne s'effraie pas de cette syncope, désormais, il est sûr du succès, heureux il le transporte dans son établissement pour lui prodiguer les secours que réclame son état.

Tout en entourant son malade des soins les plus minutieux, l'éminent praticien se dit :

— Un nom de femme. Une femme, je m'en doutais, il y a une femme au fond de toute chose. Eh bien! cette femme je la retrouverai, elle seule pourra produire l'émotion nécessaire pour achever mon œuvre. Jusqu'ici je n'ai fait aucune recherche, parce que cet enfant était mort; il valait mieux qu'il fut mort pour tous; aujourd'hui, il vivra, vivant, je veux le rendre aux siens.

Lorsque M. Duvernoy reprit connaissance, le nom d'Alice, qu'il avait prononcé le premier, ne revint pas sur ses lèvres; mais après de longues heures de silence, il appelait avec

angoisse son ami, de Mirecourt, une expression de tristesse passait sur son front, puis il retombait dans son mutisme habituel. Cette légère amélioration dans l'état de son patient donnait au docteur la ferme conviction qu'enfin son malade guérirait.

En attendant cet heureux événement le docteur Lenoir prit tous les renseignements possibles. Il apprit qu'un jeune homme du nom de Mirecourt s'était embarqué sur le malheureux navire l'Alcyon, sombré près des côtes de Terre-Neuve, à l'époque où on lui amenait le jeune artiste. Il écrivit donc en France, à la famille de Mirecourt, et quelques semaines plus tard l'un de ses membres descendait à New-York.

La sonate de Beethoven se continuait toujours, lente, rythmée, plaintive par moment, telle qu'une voix qui gémit et qui pleure. Alice, encore à sa fenêtre, tremble d'une émotion plus grande; l'écho de ses sons la rapporte à la scène inoubliable du passé. Elle ne veut plus entendre, elle ne veut plus rien voir. Alors son âme est envahie de ce désespoir immense qui anéantit l'être tout entier. Ainsi que le Fils de l'homme, conjurant son père d'éloigner de lui ce calice d'amertume qui se porte à ses lèvres, elle supplie le Tout-Puissant de la délivrer de cette vie angoissée sous laquelle elle succombe sans force, sans courage. La mort ne serait-ce pas la délivrance? Oh! si dans cet au-delà, le Souverain Maître la recevait, si dans ce monde inconnu sa pauvre tête, alourdie des souffrances de la terre, pouvait enfin se reposer dans le sein de son Créateur!

— Mon Dieu, mon Dieu, faites-moi mourir. Et dans un convulsif sanglot elle s'affaisse aux pieds du crucifix.

— Mourir, je veux mourir, répète-t-elle tout haut.

La porte s'est ouverte et une voix lui dit :